FRANÇOIS SOULAGES

Le rêve enfourché

La bicyclette est peut-être la médiation par excellence : non parce qu'elle permet d'aller d'un lieu à un autre ou d'un temps à un autre, mais parce qu'elle est un moyen pour l'enfant de sortir de l'enfance et pour l'adulte d'y revenir. Etrange pouvoir qu'a cette machine de rendre possibles deux mouvements inverses, deux métamorphoses opposées. C'est la magie qui joue alors, elle qui transmute toujours le plomb en or : l'or, c'est d'abord ce que l'on n'a pas ; Cendrard l'avait compris : ni valeur d'usage, ni même valeur d'échange, l'or est valeur de rêve : l'or fait rêver. Avec la bicyclette, l'enfant rêve qu'il est ailleurs, qu'il est un autre, qu'il entre dans le monde d'autonomie et de liberté des adultes. Le facteur de Tati est libre face à la loi de la Poste et du village et chaque jour est un *Jour de fête*.

Romi Schneider et Michel Piccoli dans *Les Choses de la vie* de Claude Sautet. © Kipa.

De son côté, l'adulte aussi rêve et redevient le rêveur de l'enfance grâce à elle : enfance dépouillée de souffrance, embellie, imaginaire, celle qui n'est pas habitée par le rêve d'être adulte [1]… La bicyclette est très liée au cycle de la vie vue du côté de l'enfance ; Bachelard aurait pu faire une psychanalyse de la bicyclette… L'adulte enfourche un rêve qui le dépasse quand il monte sur une bicyclette.

Chacun y gagne quelque chose. L'enfant comme l'adulte, grâce à elle, peut accomplir ce va-et-vient incroyable d'un âge à un autre, véritable bilocation imaginaire : avec sa bicyclette, Fernandel l'emporte dans *Dom Camillo* sur le Padre Pio ; elle expulse le tragique des représentations de la vie et avance avec allégresse loin de toute loi et de *Théorème.* Elle installe le sujet dans ce va-et-vient impossible qui n'est peut-être comparable qu'au va-et-vient analytique du présent au passé et retour, du conscient à l'inconscient et retour, de la réalité au rêve et retour. Le rêve, quoi !

Aller, sortir, revenir, autant de mouvements que garantit cette fabricatrice d'émotions fortes et identificatrices ; le sujet accède au bonheur et à la peine, à la souffrance et à la jouissance lors de mouvements réels, imaginés et imaginaires : en se déplaçant d'un lieu à un autre, en accédant à un nouveau lieu, en s'imaginant faire tel trajet, en suivant une course, son corps vit et combat, grimace et explose.

Signifiant

La bicyclette est cette machine dont l'enfant rêve avant de la posséder. Quelle est cette image qui, visuelle, réelle, présente, devient psychique, onirique, future ? Les signifiants mêmes font rêver l'enfant : " bicyclette ", " vélo ", " vélocipède ", sans oublier tous les surnoms que, comme tout objet d'amour, la bicyclette peut avoir : " clou ", " bécane ", etc. VELO LOVE. Mais, pourquoi " bi " dans " bicyclette " ? Qu'est-ce qu'il évoque et associe ? Bien sûr, il y a deux roues, mais on ne dit pas " cyclettes ", alors qu'on dit " lunettes " et non " bilunette " ; pourquoi ne pas avoir gardé " bicycle " ? La " bicyclette " renforce l'impression que le monde est double ou bien coupé en deux, qu'un est deux. Plus tard, l'enfant apprendra que " pédale " désigne aussi autre chose qu'une partie visible de la bicyclette ; mais il ne verra pas d'emblée le rappport entre cet organe de transmission actionnée avec le pied [2] et l'homosexualité ; il lui faudra un certain temps pour trouver la médiation qu'est la pédérastie ; un jour, il comprendra pourquoi on ne dit plus " vélo-

1. Celle qui habite peut-être Nathalie Baye dans *Sauve qui peut la vie* de Godard.
2. Ernest Michaux et Pierre Lallement se mirent à) deux, en 1865, pour inventer la pédale.

cipède " / " vélo si pède ", signifiant qui exhibe la face cachée de l'iceberg dont parle Freud : cela ne tient pas tant au fait que cet appareil de locomotion est l'ancêtre de la bicyclette, qu'à l'insistance qu'a le signifiant à afficher que l'action des pieds et des pédales permet de prendre son pied on ne sait trop comment, que l'enfant est guetté par le désir pédagogique comme par le désir pédéraste et qu'en " solitaire " ou en " peloton ", le vélo fait éprouver d'étranges rapports au corps.

Cette trop précise confusion imaginaire, offerte par les signifiants " bicyclette " et " bisexualité ", " bi " et " grand bi " qui désignent tantôt le bicycle, tantôt le bisexuel, est renforcée par l'existence de la classification " bicyclettes pour hommes, pour femmes et mixtes " ; la bicyclette éveille le corps et confirme l'existence et la complexité de la sexualité. Eu égard aux signifiés " bicyclette " et " vélo ", cette prothèse du corps peut être féminine ou masculine ; tout cela n'est pas clair et travaille l'inconscient de l'enfant qui devra choisir le nom de sa prothèse de rêve : " ma bicyclette " dira-t-il peut-être ; " mon vélo " affirmera-t-il sûrement : on offre une bicyclette, mais on fait du vélo ; le " on " n'est pas le même : il y a d'un côté celui des parents, de l'autre celui des enfants. Avec la bicyclette, l'enfant est face à deux opposés : le monde des parents duquel il cherche à s'évader avec la bicyclette et celui des adultes dans lequel il voudrait déjà être. La bicyclette est forcément sexuelle, non de la sexualité des parents, mais de celle des adultes à laquelle l'ex-pervers polymorphe voudrait accéder.

Ainsi le jeune garçon apprend qu'il peut être un " coureur ", à la fois cycliste qui fait des courses et homme qui court les femmes et fait sa cour ; d'ailleurs, quand un cycliste gagne une course, une jolie femme vient l'embrasser et lui remettre une gerbe de fleurs ; or on offre généralement plutôt des fleurs aux femmes : quel est donc ce statut ambigu du vainqueur ? Que peut faire le coureur de ces fleurs, sinon les offrir à son tour à une autre femme, mais dans quel but ? Le but ultime d'une course semble donc pour un homme être toujours la femme, d'autant plus qu'il est souvent conseillé aux coureurs de ne pas avoir de rapport sexuel avant l'épreuve (les preuves ?), comme si la dépense sexuelle correspondait exactement à la dépense d'énergie nécessaire pour gagner, comme si, plutôt, le rapport sexuel était la récompense pour le vainqueur ou pour celui qui a su faire abstinence pour un temps. Une course et un rapport sexuel : dans les deux cas, le coureur n'est pas seul, mais dans un corps à corps et il n'est pas sûr de gagner, même s'il y a des produits dopants d'un côté et aphrodisiaques de l'autre. La bicyclette serait d'abord une " affaire de fesses " réellement, par anticipation et par substitution.

D'ailleurs, le mépris ou la moquerie affichés pour les grandes championnes comme Janie Longo repose en partie sur cette approche sexuelle — fantasmatique et sexiste — de la bicyclette et de la course cycliste : ces championnes inverseraient les rôles et se tromperaient de corps à corps. Certains ragots affirment que l'homosexualité et la bisexualité sont fréquentes dans les équipes féminines. La femme reste la reine, tant qu'elle ne s'engage pas avec la petite reine qui devrait rester le monde des hommes. Pourtant, le signifiant " cycle " renvoie au monde des femmes : la Grande boucle du Tour de France serait-elle le substitut du cycle mensuel et menstruel interdit aux hommes, même aux transsexuels ?

Apprentissage

Faire du vélo, c'est comprendre que son corps peut — capacité et droit — faire autre chose que ce qu'il fait habituellement. Reconnaître son corps sexuel, c'est dépasser l'apparence de son propre corps et l'apparence des rapports sociaux. Faire corps avec sa machine, c'est d'abord se vivre comme machine désirante, qui en veut toujours plus, même si elle semble n'en plus pouvoir ; c'est expérimenter dans son corps un agrandissement du pouvoir grâce au désir. La bicyclette permet à ce corps qui grandit de se grandir encore plus, de se chausser des bottes de sept lieues pour se confronter au monde et vaincre les autres géants de la route. L'enfant le sait, l'enfant en rêve. Faire de la bicyclette, c'est vaincre le monde et soi-même, c'est donc changer son image et celle du monde. Ce qui est vaincu, c'est ce qui était habité par la peur, la crainte et la timidité, le moi infantilisé. En se confrontant au risque, l'enfant sur sa bicyclette est initié au monde : il participe à l'avènement d'un moi vainqueur d'une course contre lui-même, grâce à une imitation de ses héros — Anquetil, Mercks, Indurain… —, comparable en tout point à *l'imitatio Christi*. En roulant sur une route à bicyclette, l'enfant espère qu'il abandonnera, dans son chemin de croix, son moi de départ pour découvrir un moi d'arrivée. Gagner une course entre copains, c'est toujours " le plus beau jour de la vie ", car c'est le premier d'une nouvelle vie — pour l'enfant, comme pour l'adulte. Grâce à la bicyclette, chaque instant devient inaugural d'une vie nouvelle et d'un moi nouveau. Un rêve, quoi !

Devant la bicyclette qu'il découvre à Noël, l'enfant sait qu'il devra apprendre à s'en servir. Mais, avant d'avoir ce savoir-faire, il est déjà " comme maître et possesseur " de cet objet, de ce " bon objet " : c'est le sien. L'apprentissage est parfois lent, mais ce n'est qu'exceptionnellement qu'il dé-

bouche sur un échec ou un abandon : à peu près tout le monde sait faire de la bicyclette ; cette dernière est donc une médiation narcissiquement valorisante ; elle est l'apprentissage positif des apprentissages du monde ; elle n'engendre ni ne fixe de névrose d'échec : elle ouvre sur l'impression qu'on peut toujours réussir, même si on tombe ; en effet, elle intègre dans son processus d'apprentissage les défaillances et les contre-performances.

Dans l'un des passages les plus célèbres du film de Claude Sautet, *Les Choses de la vie*, Romi Schneider et Michel Piccoli roulent tous les deux sur la même bicyclette. Le héros est en train de mourir dans un accident d'auto : il voit défiler sa vie en quelques secondes. La bicyclette est l'anti-automobile : la première est engin de vie, de tendresse et de joie, la seconde est engin de mort, de solitude et de désespoir. La bicyclette est ensuite caméra : son rythme est cinématographique et humain ; elle est une machine qui permet d'avoir prise avec bonheur sur les choses de la vie : comme les bobines, les roues tournent, image de la roue de la vie. Mais surtout, ce moment filmé est celui du retour à l'enfance de l'amour, ce temps où tout est beau et possible ; les amants rêvent et rient en se regardant, tout en avançant dans la même direction. Piccoli pédale et tient le guidon : il incarne l'image traditionnelle de l'homme — celui qui a la force et qui dirige. Romi Schneider est assise sur le cadre de la bicyclette, sorte de continuation du sexe de l'homme ; elles est rayonnante et heureuse ; elle va où l'emmène le héros ; mais ce dernier dépend aussi de l'héroïne, sa joie éclate de façon gourmande. Ils jouent à deux sur la même bicyclette comme des enfants qui montent à plusieurs sur le même vélo ; mais ils sont aussi des adultes, un homme et une femme pour lesquels la bicyclette n'est pas le substitut du sexuel, mais son image et son rappel, mieux la médiation expérimentée et pratiquée, celle à laquelle les héros donnent un sens particulier, une signification et une direction, une histoire d'amour [3].

Avec Piccoli et Schneider, la bicyclette est magnifiée : c'est celle de l'amour humain. Mais tout cinéphile le sait : il y a des " voleurs de bicyclette ", et c'est la mort annoncée de l'amour, le retour à l'automobile et à l'accident du début. Le signifiant l'emporterait-il sur la médiation et sur l'apprentissage ? La roue ne ferait-elle que de tourner ? Toutefois, avec cette roue qui tourne, une révolution est accomplie : l'enfant a quitté le monde de l'enfance et l'adulte celui des adultes. Plagiant Borgès, on pourrait dire : " Pédalez avec le sérieux de l'enfant qui joue ". Ce va-et-vient est non seulement à interroger, il est à admirer.

3. Et non *Une affaire d'hommes*, comme dans ce film où deux hommes (Claude Brasseur et Jean-Louis Trintignant) font du vélo ensemble, alors que le premier enquête sur le meurtre d'une femme commis par le second.

François Soulages est maître de conférences à l'Université Paris VIII. Il est l'auteur de *Photographie et inconscient*, paru chez Osiris en 1986.